

Jeffrey Archer

UN CRIME PARFAIT

GRATUIT

PAR L'AUTEUR DE *PLUTÔT MOURIR*
DÉJÀ 275 MILLIONS
DE LECTEURS

Harper
Collins
NOIR

JEFFREY ARCHER

Un crime parfait

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par
SANTIAGO ARTOZQUI

Harper
Collins
NOIR

SOMMAIRE

Titre

À propos de l’auteur

Du même auteur chez le même éditeur

Chapitre

Copyright

À PROPOS DE L'AUTEUR

Jeffrey Archer est l'un des auteurs les plus vendus au monde, avec plus de deux cent soixante-quinze millions d'exemplaires écoulés dans quatre-vingt-dix-sept pays.

Écrivain réputé pour sa discipline de travail, il rédige jusqu'à quatorze versions de chaque manuscrit et intègre dans ses livres beaucoup d'informations connues des seuls initiés. Qu'il s'agisse de sa propre carrière politique, de sa passion pour l'art ou de la fascinante richesse des détails en toile de fond – qui trouve sa source dans l'extraordinaire réseau d'amis qu'il a construit au cours de sa vie au cœur de l'establishment britannique –, ses histoires portent un regard captivant sur toute une série de milieux hermétiques.

Membre de la Chambre des lords, l'auteur est marié à Dame Mary Archer. Ils ont deux fils, deux petites-filles et trois petits-fils. Jeffrey Archer partage son temps entre Londres, Grantchester à Cambridge, et Majorque, où il rédige le premier jet de chaque nouveau roman.

DU MÊME AUTEUR CHEZ
LE MÊME ÉDITEUR

Si je n'avais pas changé d'avis cette nuit-là, je n'aurais jamais découvert la vérité.

Je n'arrivais pas à croire que Carla avait couché avec un autre homme, qu'elle m'avait menti quand elle me disait qu'elle m'aimait – alors qu'en réalité je n'étais que le deuxième, voire le troisième, sur le podium de ses affections.

Dans la journée, elle m'avait appelé au bureau, ce que je lui avais demandé de ne pas faire, mais comme je lui avais également enjoint de ne jamais passer de coup de fil chez moi, elle n'avait pas trop eu le choix. En fin de compte, elle voulait simplement me faire savoir qu'elle n'était pas disponible pour ce que les Français nomment avec bienséance un « cinq-à-sept ». Sa sœur était tombée malade, et elle devait aller la voir à Fulham.

Ça m'a déçu. La journée avait encore une fois été déprimante, et maintenant il me fallait renoncer à la seule chose qui aurait pu la rendre supportable.

— Je croyais que tu ne t'entendais pas bien avec ta sœur, ai-je balancé sèchement.

Sa réponse s'est fait attendre.

— On se dit mardi prochain, à l'heure habituelle ? a-t-elle fini par lâcher.

— Je ne sais pas si c'est jouable. Je te téléphone lundi, quand je connaîtrai mon planning.

J'ai raccroché, puis je me suis résigné à appeler ma femme pour lui indiquer que j'étais en chemin – un coup de fil que je passais en général depuis la cabine devant l'immeuble de Carla. C'était mon astuce pour faire croire à Elizabeth qu'elle savait où j'étais à toute heure du jour ou de la nuit.

Comme la plupart des employés du bureau étaient déjà rentrés chez eux, j'ai rassemblé quelques documents pour travailler dessus à la maison. Depuis que la nouvelle boîte nous avait rachetés il y a six mois, la direction avait non seulement viré mon numéro deux dans le service compta, mais elle s'attendait en outre à ce que je fasse son boulot et le mien. Je n'étais pas en position de discuter, parce que mon nouveau patron m'avait clairement fait comprendre que si je n'aimais pas les dispositions qu'il avait

prises, j'étais libre de chercher un poste ailleurs. Et je l'aurais fait, mais je ne voyais pas beaucoup de sociétés prêtes à embaucher un homme ayant atteint cet âge magique quelque part entre « sollicité » et « disponible ».

Je suis sorti du parking à l'heure de pointe et, dès que je me suis retrouvé dans les bouchons, j'ai commencé à regretter de m'être montré si sec avec Carla. Après tout, le rôle de la maîtresse ne lui plaisait pas particulièrement. Comme mon sentiment de culpabilité persistait, j'ai sauté de ma voiture en arrivant à l'angle de Sloane Square et j'ai traversé la rue en courant.

— Une douzaine de roses, ai-je demandé en farfouillant dans mon portefeuille.

Le fleuriste, qui devait gagner sa vie sur le dos des amoureux, a sélectionné douze boutons de rose encore fermés sans faire de commentaires. Mon choix n'était pas des plus imaginatifs, mais au moins Carla saurait que j'avais essayé.

Je me dirigeai vers son appartement en espérant qu'elle ne serait pas déjà partie chez sa sœur. On aurait peut-être même le temps de boire un verre vite fait. Puis je me suis rappelé que j'avais dit à ma femme que j'étais en chemin. Les embouteillages étaient une excuse valable pour expliquer quelques minutes de retard, mais pas assez pour me permettre de prendre l'apéro.

Comme d'habitude, j'ai eu du mal à trouver une place lorsque je suis arrivé chez Carla, mais j'ai fini par en repérer une juste assez grande pour mon Rover en face de la papeterie. J'étais sur le point de faire mon créneau quand j'ai remarqué un homme qui sortait de la résidence de Carla. Ça ne m'aurait pas spécialement frappé si elle n'était pas apparue derrière lui quelques instants plus tard. Elle se tenait sur le seuil, vêtue d'un peignoir bleu, et elle s'est penchée pour lui donner un baiser qu'on pouvait difficilement qualifier de chaste. Puis elle a refermé la porte, et je suis allé me garer en double file à l'angle de la rue.

Dans mon rétroviseur, j'ai vu le type traverser, entrer chez le marchand de journaux et en ressortir peu après avec un quotidien du soir et quelque chose qui ressemblait à un paquet de cigarettes. Il s'est dirigé vers sa voiture, une BMW bleue, et a décroché une contravention de son pare-brise en ayant l'air de balancer un juron. Depuis combien de temps était-elle garée là, cette BM ? J'ai commencé à me dire qu'il était peut-être avec Carla lorsqu'elle m'avait appelé pour me dissuader de passer.

Le type est monté dans sa berline, a bouclé sa ceinture et allumé une cigarette avant de partir. J'ai pris sa place de parking pour me venger de m'être fait piquer ma maîtresse. Un échange pas très équitable, selon moi. Comme toujours, j'ai regardé des deux côtés avant de descendre de voiture et de me diriger vers son immeuble. J'ai pressé le bouton au nom de « Moorland ».

Carla m'a ouvert avec un grand sourire qui s'est soudain transformé en froncement de sourcils, avant qu'elle ne se ressaisisse et ne se compose un visage accueillant. Son premier sourire devait être destiné au type en BM. Je me suis souvent demandé pourquoi elle n'avait jamais voulu me donner la clé de son appartement. J'ai sondé ces yeux bleus qui m'avaient fasciné pour la première fois quelques mois auparavant. Malgré son sourire, ils révélaient à présent une froideur que je ne leur avais encore jamais vue.

Elle s'est écartée pour me laisser entrer. J'ai remarqué que sous son peignoir elle portait la nuisette bordeaux que je lui avais offerte pour Noël. Une fois à l'intérieur, je me suis surpris à examiner ce salon que je connaissais si bien. Le mug « Snoopy » dont je me servais d'habitude était posé sur la table de verre au centre de la pièce, et il était vide. À côté, celui de Carla, également vide, et une douzaine de roses dans un vase. Les boutons commençaient tout juste à s'ouvrir.

J'ai toujours eu le reproche facile, et quand j'ai vu ces fleurs, il m'a été impossible de masquer ma colère.

— Qui était le type qui vient de partir ? ai-je lancé.

— Un courtier en assurances, a-t-elle répondu en débarrassant les mugs.

— Et qu'est-ce qu'il assure ? Ta vie amoureuse ?

— Pourquoi supposes-tu automatiquement que c'est mon amant ?

Elle commençait à hausser le ton.

— Tu prends souvent un café en nuisette avec ton courtier en assurances ? Et d'ailleurs, elle est à moi, quand on y pense, cette nuisette !

— Je prends un café avec qui je veux, bon sang, et je m'habille comme j'en ai envie, surtout au moment où tu rentres chez toi retrouver ta femme.

— Mais j'avais besoin de te voir...

— Et ensuite, tu auras besoin de la rejoindre. Quoi qu'il en soit, tu es toujours en train de me dire que je devrais avoir ma propre vie et ne pas me reposer sur toi !

C'était un argument auquel elle avait souvent recours lorsqu'elle avait quelque chose à cacher.

— Tu sais bien que ce n'est pas si simple.

— Je sais surtout que pour toi, c'est très simple de coucher avec moi quand ça t'arrange. Je ne suis bonne qu'à ça, c'est ça ?

— Ce n'est pas juste.

— Pas juste ? Tu n'avais pas programmé ton créneau habituel à 18 heures afin de pouvoir dîner à 19 heures avec Elizabeth ?

— Ça fait des années que je n'ai pas fait l'amour à ma femme ! ai-je crié.

— Ça, c'est toi qui le dis, a-t-elle craché d'un ton méprisant.

— Je t'ai toujours été fidèle.

— Ce qui signifie que je dois également l'être avec toi, je suppose.

— Arrête de te comporter comme une pute.

Elle s'est jetée en avant, des éclairs dans les yeux, et elle m'a balancé une claque de toutes ses forces.

J'étais encore un peu déséquilibré lorsqu'elle a de nouveau levé le bras, mais cette fois-ci j'ai intercepté sa main avant qu'elle me frappe et j'ai même réussi à repousser Carla contre le manteau de la cheminée. Elle s'est vite reprise et s'est aussitôt jetée sur moi.

Dans un accès de rage incontrôlée, juste au moment où elle me plongeait dessus, j'ai serré le poing et je lui ai décoché une droite qui l'a touchée sur le côté du menton. Elle a reculé sous le choc, et je l'ai vue tendre le bras pour amortir sa chute. Mais, avant qu'elle ait le temps de se relever et de chercher à se venger, j'ai fait demi-tour et je suis sorti de l'appartement en claquant la porte.

J'ai dévalé l'escalier, j'ai foncé jusqu'à ma voiture et je suis parti sur les chapeaux de roues. Je n'avais pas dû passer plus de dix minutes avec elle. Et même si, sur le moment, Carla m'avait donné des envies de meurtre, j'ai regretté de l'avoir frappée bien avant d'arriver chez moi. J'ai failli faire demi-tour à deux reprises. Tous ses reproches étaient fondés, et je me suis demandé si j'aurais le courage de lui téléphoner depuis la maison. Nous n'étions amants que depuis quelques mois, mais elle savait forcément à quel point je tenais à elle.

Si Elizabeth avait l'intention de me faire une remarque à propos de mon retard, elle a changé d'avis dès que je lui ai tendu les roses. Elle a commencé à les disposer dans un vase pendant que je me versais un grand verre de whisky. Je m'attendais à ce qu'elle dise quelque chose parce que je ne bois jamais avant le dîner, mais elle avait l'air de se concentrer sur les

fleurs. J'étais déjà déterminé à appeler Carla pour essayer de lui présenter mes excuses, mais j'ai décidé de ne pas le faire de la maison. D'ailleurs, si je patientais jusqu'au matin, elle aurait peut-être eu le temps de se calmer un peu.

En me réveillant le lendemain, je suis resté allongé dans le lit à chercher comment me faire pardonner. Pourquoi pas le petit bistro français qu'elle appréciait tellement, à mi-chemin entre son bureau et le mien ? Carla aimait toujours bien qu'on se voie dans la journée, quand elle savait que ce n'était pas motivé par le sexe. Je me suis rasé et j'ai rejoint Elizabeth pour le petit déjeuner. Comme il n'y avait rien d'intéressant à la une de mon journal, je suis directement passé aux pages financières. Le cours des actions de la boîte avait encore chuté à la suite des prévisions pessimistes de la City concernant nos profits trimestriels. Ce genre de mauvaise publicité risquait de réduire en cendres des millions de capitalisation. Je savais déjà qu'à la publication des comptes il faudrait un miracle pour que ma compagnie ne déclare pas une perte.

J'ai avalé une seconde tasse de café, j'ai fait une bise sur la joue à ma femme et j'ai pris la voiture. C'est à ce moment-là que j'ai décidé de glisser un mot dans la boîte aux lettres de Carla plutôt que d'affronter la gêne d'une conversation téléphonique.

Pardonne-moi. Chez Marcel, 13 heures. Le vendredi, ils proposent une sole Véronique. Je t'aime. Casaneva.

Je lui écrivais rarement et, quand je le faisais, je signalais toujours du surnom qu'elle m'avait choisi.

J'ai fait un petit détour pour passer devant chez elle, mais je me suis retrouvé dans un embouteillage. En approchant de son immeuble, j'ai constaté que le bouchon était dû à un genre d'accident. Ça avait l'air assez grave, parce qu'une ambulance bloquait la voie opposée et ralentissait le flot des véhicules dans l'autre sens. L'agent qui essayait de régler la circulation ne parvenait qu'à la perturber encore davantage. Il semblait évident que je n'avais aucune chance de me garer près de son appartement, alors je me suis résigné à l'appeler du bureau. Une perspective qui ne me réjouissait pas.

Quelques instants plus tard, j'ai aperçu l'ambulance stationnée à quelques mètres de l'entrée de son immeuble, ce qui m'a mis un coup. Je

savais que ce n'était pas très rationnel, mais j'ai commencé à redouter le pire. J'ai tenté de me convaincre que c'était un simple accident de la route qui n'avait rien à voir avec Carla.

C'est alors que j'ai repéré la voiture de police derrière l'ambulance.

En passant à hauteur de ces deux véhicules, j'ai remarqué que la porte d'entrée de Carla était béante. Un homme vêtu d'un long manteau blanc en est sorti en toute hâte et a ouvert le hayon de l'ambulance. J'ai freiné pour observer de plus près la scène en espérant que le type derrière moi ne s'impatienterait pas. Les conducteurs qui roulaient dans l'autre sens m'ont fait signe de la main pour me remercier de leur céder le passage. J'ai pensé que je pouvais en laisser filer une bonne douzaine avant que quiconque se plaigne, et, sans le savoir, l'agent de la circulation m'a aidé en les invitant à avancer.

Un brancard est apparu au fond du hall. Deux infirmiers portaient un corps enveloppé dans un drap qu'ils ont placé à l'arrière de l'ambulance. Je n'ai pas pu voir son visage à cause du suaire, mais un troisième homme, qui ne pouvait être qu'un flic, s'est présenté quelques instants plus tard, un sac plastique à la main, à l'intérieur duquel j'ai distingué avec horreur un vêtement rouge qui ressemblait fort à la nuisette que j'avais offerte à Carla.

J'ai vomi mon petit déjeuner sur le siège passager, puis j'ai posé mon front sur le volant. Peu après, ils ont refermé le hayon, une sirène a résonné, et l'agent m'a fait signe d'avancer. L'ambulance s'est rapidement éloignée, et le type derrière moi s'est mis à klaxonner. J'ai démarré brusquement et je suis allé au bureau dans le brouillard, sans garder le moindre souvenir du trajet.

Une fois dans le parking, j'ai nettoyé le siège passager du mieux que je pouvais et j'ai laissé une fenêtre ouverte, puis j'ai pris l'ascenseur jusqu'à la buanderie, au septième étage. J'ai déchiré le mot que j'avais écrit à Carla en petits morceaux et je les ai jetés dans le lavabo. Peu après 8 h 30, je suis entré dans mon bureau au douzième, où mon directeur opérationnel faisait les cent pas en guettant mon arrivée. J'avais totalement oublié qu'on était vendredi et qu'il réclamait, comme toujours, les chiffres de la semaine afin de les étudier.

Ce vendredi-là, il voulait aussi le bilan prévisionnel des mois de mai, juin et juillet. J'ai promis qu'il les aurait avant midi. Ce dont j'avais vraiment besoin, c'était d'une matinée tranquille, mais je n'allais pas y avoir droit.

Chaque fois que le téléphone sonnait, que la porte s'ouvrait ou que quelqu'un m'adressait la parole, mon cœur cessait de battre – je supposais que ça ne pouvait être que la police. Vers midi, j'avais réussi à pondre une espèce de rapport pour mon directeur, mais je savais qu'il ne le trouverait ni suffisant ni précis. J'ai donné les documents à sa secrétaire, puis je suis allé déjeuner, même s'il était encore tôt. Quand je me suis rendu compte que j'étais incapable d'avaler quoi que ce soit, j'ai mis la main sur la première édition du *Standard* et je suis parti à la pêche de la moindre information qu'ils auraient pu glaner sur la mort de Carla.

Je me suis installé dans un coin du pub local où je savais que je n'étais pas visible depuis le bar et j'ai commencé à feuilleter lentement le journal devant un jus de tomate.

Elle n'était pas en une. Ni sur la deuxième, la troisième ou la quatrième page. Et, en page cinq, elle n'avait droit qu'à un entrefilet :

Mlle Carla Moorland, trente et un ans, a été retrouvée morte dans la matinée à son domicile, à Pimlico.

Je me rappelle avoir pensé sur le moment qu'ils n'avaient même pas donné son âge correct.

L'inspecteur Simmons, qui est chargé de l'enquête, a déclaré que celle-ci était en cours et qu'ils attendaient les rapports de la médecine légale, mais que pour l'instant ils n'avaient aucune raison de soupçonner un acte criminel.

Après avoir lu ce papier, j'ai réussi à avaler un bol de soupe et un petit pain. Je l'ai parcouru une seconde fois, puis je suis retourné dans le parking de mon bureau et je me suis assis dans ma voiture. J'ai baissé l'autre vitre pour permettre à l'air de circuler et j'ai allumé la radio pour écouter les infos de 13 heures. Ils n'ont même pas mentionné Carla. À l'ère des fusils à pompe, de la drogue, du sida et des vols de lingots d'or, le décès d'une secrétaire particulière de trente-deux ans n'avait pas retenu l'attention de la BBC.

Je suis remonté dans mon bureau, où j'ai trouvé un mémo avec une liste de questions de mon directeur qui ne me laissait aucun doute quant à ce qu'il avait pensé de mon rapport. J'ai pu traiter quasiment toutes ses requêtes et remettre les réponses à sa secrétaire avant de m'en aller ce soir-là, même si j'ai dû passer tout l'après-midi à tenter de me convaincre que ce

qui avait causé la mort de Carla s'était produit après mon départ et que ça ne pouvait avoir aucun lien avec mon coup de poing. Mais cette nuisette bordeaux me hantait. Avaient-ils un moyen de remonter jusqu'à moi grâce à elle ? Je l'avais achetée chez Harrods – une extravagance, mais j'étais certain qu'elle ne pouvait être unique et, en outre, c'était le seul cadeau important que je lui avais jamais offert. Mais le mot que j'avais joint ? Carla l'avait-elle jeté ? Allaient-ils découvrir qui était Casaneva ?

Ce soir-là, je suis rentré directement à la maison, conscient que plus jamais je ne pourrais emprunter la rue où Carla habitait. J'ai écouté la fin des programmes de l'après-midi sur l'autoradio et, dès mon arrivée, j'ai branché les infos de 18 heures. À 19 heures, j'ai basculé sur Channel Four avant de retourner sur la BBC à 21 heures. J'ai zappé sur ITV une heure plus tard et j'ai fini la soirée en regardant *Newsnight*.

À en juger par les choix éditoriaux des uns et des autres, la mort de Carla était moins importante que le résultat d'un match de troisième division entre Reading et Walsall. Pendant ce temps, Elizabeth continuait de lire le livre qu'elle avait emprunté à la bibliothèque, sans se douter une seconde des périls qui me guettaient.

Cette nuit-là, j'ai dormi en pointillé et, dès que j'ai entendu les journaux tomber dans la boîte aux lettres, j'ai dévalé l'escalier pour consulter les unes.

« DUKAKIS NOMMÉ CANDIDAT », annonçait celle du *Times*.

Ça n'avait aucun rapport, mais je me suis surpris à me demander s'il serait président. « Le président Dukakis », ça ne sonnait pas bien à mes oreilles.

Le titre en première page du *Daily Express* de ma femme proclamait : « MEURTRE À L'ISSUE D'UNE QUERELLE D'AMOUREUX ».

Mes jambes se sont dérobées et je suis tombé à genoux. Je devais constituer un spectacle des plus bizarres, agenouillé par terre en train d'essayer de déchiffrer les premières lignes de l'article. Sans mes lunettes, je n'arrivais pas à distinguer les caractères du deuxième paragraphe, alors je suis remonté les chercher sur ma table de nuit. Elizabeth dormait toujours profondément. Mais je me suis quand même enfermé dans la salle de bains pour relire lentement le papier sans craindre d'être interrompu.

La police travaille désormais sur la piste du meurtre dans l'affaire Carla Moorland, la belle secrétaire de trente-deux ans retrouvée morte chez elle à Pimlico hier matin. L'inspecteur Simmons de Scotland Yard, chargé de

l'enquête, avait dans un premier temps considéré que Carla Moorland était décédée à la suite de causes naturelles, mais une radiographie a révélé une fracture de la mâchoire qui pourrait être due à une bagarre.

Une investigation sera menée le 19 avril.

La femme de ménage de Mlle Moorland, Maria Lucia (quarante-huit ans) a déclaré à *l'Express* – en exclusivité – que lorsqu'elle est sortie de l'appartement à 17 heures, le soir en question, sa patronne était en compagnie d'un homme. Un autre témoin, Mme Rita Johnson, qui habite dans un immeuble voisin, a affirmé avoir vu un individu quitter le logement de Mlle Moorland vers 18 heures, entrer chez le marchand de journaux d'en face puis partir en voiture. Mme Johnson a ajouté qu'elle n'était pas certaine de la marque du véhicule, mais qu'il pourrait s'agir d'un Range Rover...

— Oh ! mon Dieu ! me suis-je écrié si fort que j'ai eu peur d'avoir réveillé Elizabeth.

J'ai pris une douche rapide et je me suis rasé tout en essayant de réfléchir à la situation, et j'étais habillé et prêt à aller au bureau avant même qu'elle ouvre les yeux. Quand je lui ai fait une bise sur la joue, elle s'est simplement retournée, alors j'ai griffonné un mot que j'ai posé de son côté du lit en expliquant que je devais partir tôt parce que j'avais un rapport important à terminer.

Pendant le trajet, j'ai répété mot pour mot ce que je comptais dire, encore et encore. Je suis arrivé au douzième étage peu avant 8 heures et j'ai laissé ma porte grande ouverte pour repérer la moindre intrusion. Cela dit, j'étais certain de disposer d'au moins quinze et peut-être même vingt minutes avant que quiconque se présente.

J'ai révisé une dernière fois mon laïus. J'ai trouvé le numéro dans le répertoire L-R et, après l'avoir noté sur un bloc, j'ai écrit en majuscules les cinq points que je voulais aborder, comme je le fais toujours avant une réunion.

ARRÊT DE BUS

MANTEAU

N° 19

BMW

CONTRAVENTION

Puis j'ai composé le numéro.

J'ai posé ma montre devant moi. J'avais lu quelque part qu'il fallait trois minutes pour localiser la provenance d'un appel.

— Scotland Yard, a répondu une voix de femme.

— L'inspecteur Simmons, s'il vous plaît.

— C'est de la part de qui ?

— Je préfère ne pas vous donner mon nom.

— Oui, bien sûr, monsieur.

De toute évidence, elle avait l'habitude de ce genre d'interlocuteurs.

Une nouvelle sonnerie. Quand j'ai entendu une voix masculine dire « Simmons » et que l'inspecteur s'est adressé à moi pour la première fois, j'ai eu la bouche sèche. J'étais surpris qu'un type avec un nom aussi anglais puisse avoir un accent écossais si prononcé.

— En quoi puis-je vous être utile ?

— Je crois que c'est moi qui peux vous être utile, ai-je répondu avec un timbre bien plus grave que d'habitude.

— Alors, en quoi pouvez-vous m'être utile, monsieur ?

— C'est vous qui dirigez l'enquête dans l'affaire Carla quelque chose ?

— Oui. Mais en quoi pouvez-vous m'aider ?

La trotteuse avait déjà fait un tour de cadran.

— J'ai vu un homme sortir de son appartement ce soir-là.

— Vous étiez où ?

— À l'arrêt de bus, sur le même trottoir.

— Pouvez-vous me décrire cet homme ?

Il s'exprimait avec un ton tout aussi neutre que le mien.

— Grand. Je dirais environ un mètre quatre-vingts. Costaud. Il portait un de ces lodens haut de gamme de la City, vous savez, les noirs avec un col en velours, là ?

— Comment pouvez-vous être si sûr de l'aspect de son manteau ?

— Il faisait tellement froid pendant que j'attendais le 19 que j'ai songé que j'aimerais bien avoir le même.

— Vous vous rappelez quelque chose en particulier quand il est sorti de chez elle ?

— Je l'ai juste vu entrer chez le marchand de journaux en face, puis il a pris sa voiture et il est parti.

— Oui, ça, on le sait déjà. Je suppose que vous ne vous souvenez pas de la marque du véhicule ?

Deux minutes s'étaient écoulées, et je commençais à faire de plus en plus attention à la trotteuse.

— Je pense que c'était une BMW.

— Vous vous rappelez la couleur ?

— Non, il faisait trop sombre... Mais je l'ai vu prendre une contravention sur son pare-brise, alors vous ne devriez pas avoir trop de mal à le retrouver.

— Et à quelle heure tout cela s'est-il passé ?

— Vers 18 h 15, 18 h 30, inspecteur.

— Pouvez-vous m'indiquer...

Deux minutes cinquante-huit secondes. J'ai raccroché. Et subitement, j'étais en nage.

— C'est un plaisir de vous croiser ici un samedi matin. Dès que vous aurez terminé ce que vous êtes en train de faire, j'aimerais vous dire un mot ! a lâché le directeur opérationnel d'un air sombre en passant devant ma porte.

Je me suis levé et je lui ai emboîté le pas dans le couloir qui menait à son bureau. Pendant l'heure suivante, il a révisé les chiffres de mon bilan prévisionnel mais, j'avais beau essayer, je n'arrivais pas à me concentrer. Il n'a pas fallu bien longtemps pour qu'il cesse de dissimuler son irritation.

— Vous avez la tête ailleurs ? m'a-t-il demandé en refermant le dossier. Vous semblez préoccupé.

— Pas du tout. C'est simplement que j'ai fait beaucoup d'heures supplémentaires ces derniers temps, ai-je répliqué en me levant.

De retour dans mon bureau, j'ai brûlé le papier où j'avais noté les cinq points importants et je suis reparti chez moi. Dans la première édition des journaux de l'après-midi, l'affaire de la « querelle d'amoureux » avait été rétrogradée en page sept. Ils n'avaient rien de neuf à se mettre sous la dent.

Le reste du samedi m'a paru interminable, mais le *Sunday Express* de ma femme m'a finalement un peu soulagé.

D'après les informations que nous avons obtenues dans l'affaire du meurtre de Carla Moorland, un homme aide la police dans son enquête.

Les formules clichés que j'avais lues tant de fois par le passé prenaient subitement un véritable sens.

J'ai parcouru les autres journaux du dimanche, écouté le moindre flash à la radio et regardé toutes les infos à la télé. Quand ma femme est devenue curieuse, je lui ai expliqué que selon un bruit de couloir au bureau, la compagnie pourrait être de nouveau rachetée, ce qui signifiait que je risquais de perdre mon boulot.

Le lundi matin, le *Daily Express* a révélé que l'homme dans l'affaire du meurtre de Carla Moorland était Paul Menzies (cinquante et un ans), un courtier en assurances de Sutton. Son épouse était dans un hôpital à Epsom, sous sédatifs, tandis que lui-même était détenu dans une cellule de la prison de Brixton. J'aurais aimé savoir si M. Menzies avait dit la vérité à Carla à propos de sa femme, et aussi quel surnom elle lui avait donné. Après une tasse de café noir bien fort, je suis parti au bureau.

Plus tard dans la matinée, Menzies est apparu devant les juges du tribunal de Horseferry Road, qui l'ont mis en accusation pour le meurtre de Carla Moorland. Et, d'après le *Standard*, la police a obtenu le rejet de sa requête de liberté sous caution.

Comme j'allais le découvrir, une affaire de cette importance met six mois à se retrouver devant une cour à l'Old Bailey. Paul Menzies les a passés dans la prison de Brixton. Quant à moi, pendant toute cette période, je tremblais chaque fois que le téléphone sonnait, que quelqu'un frappait à la porte ou qu'un inconnu m'abordait. Le moindre incident du quotidien était source de cauchemars. Les innocents n'ont pas conscience du nombre de fois par jour où cela se produit. J'ai continué de travailler du mieux que je le pouvais, en me demandant souvent si Menzies était au courant de ma relation avec Carla, s'il connaissait mon nom, ou même mon existence.

La date de l'assemblée générale annuelle de ma société tombait environ deux mois avant celle du procès. J'avais dû adopter une approche comptable très créative pour parvenir à produire des chiffres qui nous donnent l'air d'être à peu près à l'équilibre. En tout cas, nous n'avons pas distribué de dividendes à nos actionnaires cette année-là.

Je suis ressorti de l'assemblée soulagé, et presque fou de joie. Six mois s'étaient écoulés depuis la mort de Carla, et rien ne m'avait donné à penser que quelqu'un soupçonnait notre relation, et encore moins que j'étais la cause de son décès. Je me sentais toujours coupable, mais au bout de six mois j'arrivais à passer certains jours sans que la peur m'assaille. Bizarrement, je ne ressentais aucune culpabilité devant l'épreuve que traversait Menzies. Après tout, il était devenu l'instrument qui allait m'éviter la perpétuité. Alors, quand le coup est venu, il m'a touché de plein fouet.

Le 26 août – je ne l'oublierai jamais –, j'ai reçu une lettre qui m'a fait prendre conscience qu'il serait peut-être nécessaire de suivre chaque seconde de ce procès. J'avais beau tenter de me convaincre que j'aurais dû

expliquer pourquoi je ne pouvais pas le faire, je savais que je ne pourrais pas résister.

Le même matin, un vendredi – je suppose que ces choses-là n’arrivent que le vendredi –, on m’a convoqué pour ce que je croyais être une réunion de routine avec mon directeur opérationnel, mais à la place celui-ci m’a indiqué que la compagnie n’avait plus besoin de mes services.

— Franchement, ces derniers mois, votre travail est allé de mal en pis, m’a-t-il déclaré.

Je ne pouvais pas vraiment lui donner tort.

— Et vous ne m’avez pas laissé le choix. J’ai dû vous remplacer.

Une façon polie de dire : « Vous êtes viré. »

— Vous devez libérer votre bureau avant 17 heures, et vous recevrez un chèque du département comptable d’un montant de 17 500 £.

J’ai haussé un sourcil.

— Six mois de salaire de compensation, comme le stipule le contrat que nous avons signé lors du rachat de la compagnie.

Quand le directeur opérationnel m’a tendu la main, ce n’était pas pour me souhaiter bonne chance, mais pour que je lui remette les clés du Rover.

Je me souviens de la première chose qui m’est venue à l’esprit lorsqu’il m’a fait part de sa décision : au moins, je n’aurais aucun problème pour assister au procès tous les jours.

Elizabeth a mal pris la nouvelle de mon licenciement, mais elle m’a simplement demandé comment je comptais retrouver un emploi. Au cours du mois suivant, j’ai fait semblant de chercher un poste dans une autre boîte et je me suis vite aperçu que je ne parviendrais pas à retomber sur mes pieds tant que l’affaire ne serait pas terminée.

Le matin du procès, tous les tabloïds ont publié des photos hautes en couleur. Le *Daily Express* déployait même en première page un portrait de Carla en maillot de bain sur une plage de Marbella : j’étais curieux de savoir quelle somme sa sœur de Fulham avait touchée pour ce cliché. À côté figurait celui de Paul Menzies, et il avait déjà l’air d’un détenu.

J’ai été parmi les premiers à apprendre dans quelle salle d’audience de l’Old Bailey l’affaire Menzies allait être jugée. Un agent de police en uniforme m’a indiqué comment m’y rendre, ce que j’ai fait en compagnie de quelques autres.

Une fois arrivés devant la salle n° 4, on est entrés un par un et j'ai pris soin de m'installer au bout de ma rangée. J'ai regardé autour de moi en songeant que tout le monde allait me dévisager, mais à mon grand soulagement personne ne m'accordait la moindre attention.

J'avais une bonne vue sur l'accusé, debout dans son box. Menzies était un homme frêle qui semblait avoir perdu beaucoup de poids en peu de temps ; cinquante et un ans, d'après ce que j'avais lu dans le journal, mais il avait plutôt l'air d'approcher les soixante-dix. Je me suis demandé si j'avais beaucoup vieilli au cours des derniers mois, moi aussi.

Il portait un costume bleu foncé de bonne facture dans lequel il flottait un peu, une chemise propre, et j'ai cru reconnaître que sa cravate était aux couleurs d'un régiment de l'armée. Ses cheveux gris légèrement clairsemés étaient coiffés en arrière, et sa fine moustache lui donnait un air militaire. Il ne ressemblait pas du tout à un meurtrier et n'avait rien d'un séducteur, mais quiconque poserait les yeux sur moi conclurait probablement la même chose. J'ai examiné la mer de visages en quête d'une Mme Menzies, mais personne dans la salle ne correspondait à la description qu'on trouvait d'elle dans les journaux.

Nous nous sommes tous levés quand le juge Buchanan est entré.

— La Couronne contre Menzies ! a lancé l'huissier d'une voix forte.

Le juge s'est penché pour indiquer à l'accusé qu'il pouvait à présent s'asseoir, puis s'est lentement tourné vers le box des jurés.

Il a expliqué que malgré l'intérêt considérable que l'affaire avait suscité dans la presse, l'opinion des jurés était la seule qui comptait, parce que c'était uniquement à eux qu'on allait demander de décider si l'accusé était ou non coupable de meurtre. Il a aussi conseillé de ne pas lire les articles concernant le procès et de n'écouter l'avis de personne, et surtout pas de ceux qui n'assistaient pas aux débats : ces gens-là, a-t-il précisé, sont toujours les premiers à adopter une position inébranlable sur la nature que devrait prendre le verdict. Il a ensuite rappelé à quel point il était important de se concentrer sur les preuves, parce que la vie d'un homme était en jeu. Je me suis surpris à marquer mon approbation de la tête.

J'ai parcouru des yeux la salle d'audience en espérant que personne ici ne me reconnaîtrait. Le regard de Menzies demeurait fixé sur le juge, lequel s'adressait maintenant au procureur.

Quand Sir Humphrey Mountcliff s'est levé, j'étais content qu'il en ait après Menzies et non après moi. C'était un homme au front haut et aux

cheveux argentés qui dominait son entourage de sa taille et qui en imposait non seulement par sa présence physique, mais aussi par une voix qui ne se départait jamais de son autorité.

Il a passé le reste de la matinée à exposer le point de vue de l'accusation à son auditoire silencieux, en ne quittant que rarement le jury des yeux pour consulter ses notes, et il a retracé les événements tels qu'il s'imaginait qu'ils s'étaient produits en avril. Son exorde a duré deux heures et demie, moins que ce que j'avais escompté. Le juge a alors suggéré une pause déjeuner et nous a priés d'être de retour à nos places avant 14 h 10.

Dès la reprise, Sir Humphrey a appelé à la barre son premier témoin, l'inspecteur Simmons. Je n'ai pas réussi à regarder le policier dans les yeux pendant tout le temps qu'il a présenté ses preuves. Chaque réponse qu'il donnait semblait directement s'adresser à moi. Je me suis demandé s'il n'avait pas soupçonné tout du long l'existence d'un autre homme. Simmons a raconté avec un grand professionnalisme comment il avait découvert le corps, puis retrouvé Menzies grâce à deux témoins et la contravention pour stationnement qui l'incriminait. Quand Sir Humphrey s'est rassis, peu de gens dans la salle avaient le sentiment que Simmons avait arrêté un innocent.

L'avocat de Menzies qui s'est levé pour mener le contre-interrogatoire de l'inspecteur n'aurait pas pu être plus différent de Sir Humphrey. M^e Robert Scott était petit et trapu, avec des sourcils broussailleux. Il parlait lentement, d'un ton plat, et j'étais content de constater que l'un des jurés avait du mal à ne pas s'endormir.

Pendant vingt minutes, Scott a méticuleusement passé en revue chaque déclaration de Simmons, mais sans parvenir à le faire se rétracter sur quoi que ce soit de substantiel. Lorsque l'inspecteur est ressorti du box des témoins, je me suis senti assez sûr de moi pour le regarder dans les yeux.

Le témoin suivant était un médecin légiste, le Dr Anthony Mallins, qui, après avoir répondu à quelques questions préliminaires de Sir Humphrey pour établir son statut professionnel, a enchaîné avec une déclaration qui a surpris tout le monde. Il a informé la cour que certains éléments indiquaient clairement que Mlle Moorland avait eu un rapport sexuel peu avant sa mort.

— Comment pouvez-vous en être sûr, docteur Mallins ?

— Parce que j'ai trouvé des traces de sang du groupe B en haut de la cuisse de la victime, alors que celle-ci est du groupe O. Il y avait également

des taches de liquide séminal sur la nuisette qu'elle portait au moment de son décès.

— Ces groupes sanguins sont-ils courants ? a demandé Sir Humphrey.

— Le groupe O est commun, mais le B est plutôt rare.

— Et d'après vous, quelle est la cause de la mort de Carla Moorland ?

— Un ou plusieurs coups à la tête, qui ont provoqué une fracture de la mâchoire, ainsi que des lacérations à la base du crâne probablement occasionnées par un objet contondant.

J'avais envie de me lever et de crier : « Je peux vous dire lequel ! » Mais Sir Humphrey a repris la parole.

— Merci, docteur Mallins. Plus de questions. Veuillez patienter.

Bien que le médecin fût un témoin de l'accusation, M^e Scott lui accordait beaucoup plus de respect qu'à l'inspecteur Simmons.

— Le coup à l'arrière de la tête de Mlle Moorland aurait-il pu être dû à une chute ?

Le médecin hésitait.

— Peut-être, a-t-il fini par admettre. Mais ça n'expliquerait pas la mâchoire brisée.

M^e Scott a poursuivi en faisant abstraction de la remarque.

— En Angleterre, quel pourcentage de la population est du groupe B ?

— Environ cinq ou six pour cent, a répondu le médecin.

— Soit deux millions et demi de personnes, a affirmé M^e Scott avant de se taire pour que ce nombre entre bien dans la tête des jurés.

L'avocat a alors changé de braquet, mais, malgré tous ses efforts, il n'a pas réussi à faire bouger Mallins ni sur l'heure de la mort ni sur le fait qu'un rapport sexuel avait eu lieu à peu près au moment où son client était avec Carla.

Quand M^e Scott s'est rassis, le juge a demandé à Sir Humphrey s'il souhaitait procéder à un contre-interrogatoire.

— Oui, Votre Honneur... Docteur Mallins, vous avez déclaré à la cour que Mlle Moorland avait la mâchoire cassée et des lacérations à l'arrière de la tête. Ces lacérations auraient-elles pu être causées par une chute sur un instrument contondant après que la mâchoire a été brisée ?

— Objection, Votre Honneur ! s'est écrié M^e Scott en bondissant de son siège. C'est une question orientée.

Le juge Buchanan s'est penché vers le médecin.

— Je suis d'accord, maître Scott, mais j'aimerais savoir si le Dr Mallins a trouvé du sang du groupe O, celui de Mlle Moorland, sur un autre objet dans la pièce.

— Oui, Votre Honneur, a répondu Mallins. Sur le bord de la table basse au centre du salon.

— Merci, docteur. Je n'ai plus de questions.

Le témoin suivant de Sir Humphrey était Mme Rita Johnson, la femme qui prétendait avoir assisté à toute la scène.

— Madame Johnson, dans la soirée du 7 avril, avez-vous vu un homme sortir de l'immeuble où Mlle Moorland résidait ?

— Oui.

— Quelle heure était-il environ ?

— 18 heures passées de quelques minutes.

— Veuillez raconter à la cour ce qui s'est produit ensuite.

— Il a traversé la rue, il a récupéré une contravention sur son pare-brise, il a grimpé dans sa voiture et il est parti.

— Cet homme est-il dans cette salle aujourd'hui ?

— Oui, a-t-elle répondu d'un ton ferme en pointant Menzies du doigt.

Ce dernier a secoué vigoureusement la tête en réaction.

— Je n'ai plus de questions.

M^e Scott s'est de nouveau levé lentement.

— Quelle était la marque du véhicule dans lequel l'homme est monté, déjà ?

— Je n'en suis pas sûre, mais je pense que c'était une BMW.

— Pas un Range Rover, comme vous l'avez déclaré à la police le lendemain des faits ?

Elle a gardé le silence.

— Et vous avez vu de vos yeux cet homme ôter une contravention de son pare-brise ?

— Je crois bien, monsieur, mais tout cela s'est passé si vite.

— J'en suis sûr. En fait, je suggère que ça s'est passé tellement vite que vous vous êtes trompé d'homme et de voiture.

— Non, monsieur, a-t-elle répliqué avec moins de conviction que les fois précédentes.

Sir Humphrey n'a pas procédé au contre-interrogatoire de Mme Johnson. Il souhaitait sans doute que les jurés oublient son

témoignage le plus vite possible. Cela dit, quand elle est ressortie du box, tout le monde était plongé dans un doute considérable.

La femme de ménage de Carla, Maria Lucia, s'est montrée bien plus convaincante. Elle a affirmé sans équivoque qu'elle avait vu Menzies dans le salon en arrivant à l'appartement, peu avant 17 heures. Néanmoins, elle a admis qu'elle ne l'avait jamais croisé auparavant.

— Mais n'est-il pas vrai qu'en général vous ne passez que le matin ? demanda Sir Humphrey.

— Oui. Mais Mlle Moorland avait l'habitude de rapporter du travail chez elle le jeudi après-midi, alors c'était pratique pour moi de venir récupérer mon salaire à ce moment-là.

— Et comment Mlle Moorland était-elle vêtue cet après-midi-là ?

— Dans son peignoir bleu.

— S'habillait-elle toujours ainsi le jeudi après-midi ?

— Non, monsieur, mais j'ai supposé qu'elle s'apprêtait à prendre un bain avant de sortir dans la soirée.

— Et quand vous êtes repartie, était-elle encore avec M. Menzies ?

— Oui, monsieur.

— Vous rappelez-vous autre chose à propos de sa tenue ce jour-là ?

— Oui, monsieur. Elle portait une nuisette rouge sous son peignoir.

On a montré ma nuisette à Maria Lucia, qui l'a identifiée. À ce moment-là, je l'ai regardée droit dans les yeux, mais elle n'a pas eu la moindre réaction permettant de penser qu'elle m'avait reconnu. J'ai remercié tous les dieux du panthéon de ne jamais être passé chez Carla le matin.

— Veuillez attendre, a conclu Sir Humphrey.

M^e Scott s'est levé pour mener son contre-interrogatoire.

— Mademoiselle Lucia, vous avez déclaré à la cour que l'objet de votre visite était de récupérer votre salaire. Combien de temps êtes-vous restée dans l'appartement ce jour-là ?

— J'ai fait un peu de rangement dans la cuisine et j'ai repassé un chemisier... Environ vingt minutes, je dirais.

— Avez-vous vu Mlle Moorland pendant ce laps de temps ?

— Oui, je suis entrée dans le salon pour lui demander si elle désirait un café, mais elle m'a répondu non.

— M. Menzies se trouvait-il avec elle à ce moment-là ?

— Oui.

— Avez-vous eu la sensation, à un moment ou à un autre, qu'ils s'étaient querellés ou qu'ils avaient haussé la voix ?

— Non, monsieur.

— Et pendant qu'ils étaient ensemble, a-t-elle montré le moindre signe de détresse, ou semblait-elle avoir besoin d'aide ?

— Non, monsieur.

— Et que s'est-il passé ensuite ?

— Mlle Moorland m'a rejoint dans la cuisine quelques minutes plus tard, elle m'a donné mon argent et je suis partie.

— Lorsque vous étiez seule dans la cuisine avec elle, vous a-t-elle paru avoir peur de son invité ?

— Non, monsieur.

— Je n'ai plus de questions, Votre Honneur.

Sir Humphrey n'a pas souhaité procéder au contre-interrogatoire de Mlle Lucia, et il a indiqué au juge qu'il en avait terminé avec les témoins de l'accusation. Buchanan a acquiescé en disant que c'en était assez pour aujourd'hui ; mais je n'étais pas convaincu que ça suffirait à condamner Menzies.

Quand je suis rentré, Elizabeth ne m'a pas demandé où j'avais passé la journée, et je me suis bien gardé de lui dire. J'ai fait semblant de consulter des offres d'emploi pendant le restant de la soirée.

Le lendemain matin, j'ai pris mon petit déjeuner en lisant les journaux, puis je suis allé m'installer au bout de mon banc dans la salle d'audience n° 4.

Après s'être assis et avoir rajusté sa perruque, le juge Buchanan a prié M^e Scott de présenter sa défense. Ce dernier a encore une fois mis un certain temps à se lever – il était payé à l'heure, ai-je songé peu charitablement. Il a commencé par promettre à la cour que son exorde serait bref, puis il est resté debout pendant les deux heures et demie qui ont suivi.

Il a attaqué en révisant en détail les épisodes marquants du passé de Menzies et nous a assuré que ceux qui souhaiteraient se pencher dessus ultérieurement n'y trouveraient pas la moindre tache. Paul Menzies était un homme marié, heureux en ménage, père de trois enfants, Polly, vingt et un ans, Michael, dix-neuf ans et Sally, seize ans. Deux d'entre eux étaient à présent à l'université, tandis que la cadette venait d'obtenir son brevet des collèges. Les médecins avaient conseillé à Mme Menzies de ne pas assister

au procès, car elle sortait tout juste de l'hôpital. J'ai remarqué que deux femmes dans le jury souriaient avec compassion.

M. Menzies, a poursuivi M^e Scott, avait été employé par la même compagnie de courtage en assurances de la City pendant ces six dernières années et, bien qu'il n'ait pas été promu, c'était un collaborateur très respecté au sein de l'équipe. C'était un pilier de la communauté de son lieu de résidence, il avait servi dans l'Armée territoriale et était membre du comité du club de photographie local. Une fois, il s'était même présenté au conseil municipal de Sutton. On pouvait difficilement le cataloguer comme un assassin potentiel.

M^e Scott est ensuite passé au jour du meurtre proprement dit, et il a confirmé que M. Menzies avait bien un rendez-vous avec Mlle Moorland cet après-midi-là, mais dans un cadre strictement professionnel et dans l'unique but de l'aider à souscrire à un plan d'assurance personnel. Il n'aurait eu aucune autre raison de rendre visite à Mlle Moorland pendant les heures de bureau. Il n'avait pas eu de rapport sexuel avec elle et il ne l'avait certainement pas assassinée.

L'accusé était sorti de chez sa cliente quelques minutes après 18 heures. Il avait cru comprendre qu'elle souhaitait se changer avant d'aller dîner avec sa sœur à Fulham. Il avait pris rendez-vous avec elle à son bureau le mercredi suivant pour finaliser son contrat. M^e Scott a promis qu'il se chargerait par la suite de produire un agenda pour étayer la véracité de cette affirmation.

D'après l'avocat de la défense, les accusations portées contre son client ne reposaient que sur des preuves circonstanciées, et il ne doutait pas qu'au terme du procès le jury n'aurait d'autre choix que de laisser Menzies retourner auprès de sa famille aimante.

— Vous devez mettre fin à ce cauchemar, a affirmé M^e Scott pour conclure. Il dure depuis bien trop longtemps pour un homme innocent.

Le juge a suggéré d'interrompre les débats pour déjeuner. Pendant le repas, j'étais incapable de me concentrer ou même d'enregistrer ce qui se disait autour de moi, mais la plupart de ceux qui avaient une opinion semblaient convaincus que Menzies était innocent.

Dès la reprise de l'audience, à 14 h 10, M^e Scott a appelé son premier témoin : l'accusé en personne.

Paul Menzies est sorti de son box pour se diriger d'un pas lent vers celui des témoins. Un exemplaire du Nouveau Testament dans sa main droite, il a

lu d'une voix hésitante les mots du serment inscrit sur une carte qu'il tenait de la gauche.

Tous les regards étaient fixés sur lui, tandis que M^e Scott commençait à guider son client à travers le champ de mines des preuves retenues contre lui.

Au fur et à mesure que l'après-midi s'écoulait, Menzies s'exprimait avec davantage de confiance, et lorsque le juge a déclaré que « ça suffisait pour aujourd'hui », j'étais convaincu que l'accusé allait s'en tirer, même si ce n'était que par une courte majorité dans le jury.

J'ai passé une mauvaise nuit avant de reprendre ma place pour le troisième jour du procès en redoutant le pire. Allaient-ils relâcher Menzies et se lancer à ma recherche ?

M^e Scott a entamé sa troisième matinée aussi doucement que la précédente, mais il a répété tant de questions déjà posées la veille que son unique objectif était de toute évidence de préparer son client à l'interrogatoire du procureur. Avant de se rasseoir, il a réitéré pour la troisième fois la même série de questions :

— Avez-vous jamais eu un rapport sexuel avec Mlle Moorland ?

— Non, monsieur. J'ai fait sa connaissance ce jour-là, a répondu Menzies d'un ton ferme.

— Et avez-vous assassiné Mlle Moorland ?

— Certainement pas, monsieur, a-t-il répliqué d'une voix désormais pleine d'assurance.

M^e Scott a regagné sa place avec une expression de satisfaction tranquille.

Pour rendre justice à Menzies, il faut avouer que peu de choses dans la vie vous préparent à un contre-interrogatoire de Sir Humphrey Mountcliff. Je n'aurais pas pu trouver de meilleur avocat pour ma cause.

— Si vous me le permettez, monsieur Menzies, j'aimerais commencer par ce qui, selon M^e Scott, semble démontrer sans conteste votre innocence.

Les lèvres fines de Menzies formaient une ligne droite.

— D'après M^e Scott, votre agenda suggère que vous aviez un second rendez-vous avec Mlle Moorland, la victime de ce meurtre (Sir Humphrey allait répéter ces cinq derniers mots à profusion), le mercredi suivant le jour de son assassinat.

— Oui, monsieur.

— Vous l’avez donc inscrit dans votre planning, vous me corrigerez si je me trompe... après être passé chez Mlle Moorland, le jeudi.

— Oui, monsieur.

À l’évidence, Menzies avait été briefé pour ne rien ajouter qui puisse ensuite servir à l’accusation.

— Mais quand l’avez-vous noté, exactement ?

— Le vendredi matin.

— Après l’assassinat de Mlle Moorland ?

— Oui, mais je n’étais pas au courant.

— Vous avez toujours votre agenda sur vous, monsieur Menzies ?

— Oui, mais celui de poche. Je laisse le grand à mon bureau.

— Vous l’avez sur vous aujourd’hui ?

— Oui.

— Puis-je le voir ?

À contrecœur, Menzies a tiré de sa veste un petit agenda vert qu’il a tendu à l’huissier, lequel l’a ensuite passé à Sir Humphrey.

— Je constate que vous n’avez pas noté le rendez-vous chez Mlle Moorland l’après-midi où elle a été assassinée.

— Non, monsieur. J’inscris les rendez-vous professionnels dans mon grand agenda, celui-ci est réservé à ceux d’ordre privé.

— Je comprends...

Sir Humphrey a marqué une pause.

— Mais ne trouvez-vous pas étrange, monsieur Menzies, que vous ayez fait confiance à votre mémoire pour vous rappeler un rendez-vous avec un client potentiel, alors que vous auriez pu si facilement le noter dans l’agenda que vous avez toujours sur vous, puis le transférer dans l’autre par la suite ?

— Sur le moment, je l’ai peut-être écrit sur un bout de papier, mais comme je vous le disais, cet agenda est réservé aux rendez-vous d’ordre privé.

— Ah bon ? a lancé Sir Humphrey en feuilletant les pages du carnet. Qui est David Paterson ?

Menzies a semblé fouiller dans ses souvenirs.

— M. David Paterson, 112 City Road, 11 h 30, le 9 janvier de cette année, a lu le procureur à haute voix.

Menzies avait l’air nerveux.

— Nous pouvons convoquer M. Paterson si vous ne vous rappelez pas ce rendez-vous, a proposé Sir Humphrey avec obligeance.

— C'est l'un de mes clients, a indiqué Menzies d'une voix calme.

— L'un de vos clients, a lentement répété Sir Humphrey. Je me demande combien d'entre eux je pourrais trouver dans votre agenda si je le parcourais de façon plus attentive.

Menzies a baissé la tête tandis que Sir Humphrey, satisfait de sa démonstration, restituait le petit carnet vert à l'huissier.

— À présent, je souhaiterais me pencher sur quelques questions importantes...

— Pas avant qu'on ait déjeuné, Sir Humphrey, l'a interrompu le juge. Il est presque 13 heures et je pense que nous allons faire une pause.

— Comme vous voudrez, Votre Honneur, a courtoisement répondu le procureur.

J'étais d'humeur plus optimiste en ressortant de la salle d'audience, même si j'avais hâte de découvrir quel élément pouvait être plus important que cet agenda. Le coup de projecteur que Sir Humphrey avait donné sur les petits mensonges de Menzies ne prouvait pas que ce dernier était un assassin, mais démontrait quand même qu'il cachait quelque chose. J'ai eu peur que M^e Scott ne conseille à Menzies de confesser sa liaison avec Carla, ce qui rendrait le reste de son histoire plus crédible. À mon grand soulagement, j'ai appris pendant le repas qu'en vertu du droit britannique Menzies n'était pas autorisé à consulter son avocat tant qu'il était dans le box des témoins. Et, en regagnant la salle d'audience après le déjeuner, j'ai remarqué que le sourire de M^e Scott avait disparu.

Sir Humphrey s'est levé afin de poursuivre son contre-interrogatoire.

— Monsieur Menzies, vous avez déclaré sous serment que vous êtes un homme heureux en ménage.

— C'est le cas, monsieur, a rétorqué l'accusé avec conviction.

— Votre premier mariage était-il aussi harmonieux ? s'est enquis Sir Humphrey d'un ton nonchalant.

Menzies est devenu livide. Un coup d'œil vers M^e Scott m'a permis de constater que cette information n'avait jamais été portée à la connaissance de ce dernier.

— Prenez votre temps pour répondre.

Tous les regards étaient tournés vers le box des témoins.

— Non, a soufflé Menzies. Mais j'étais très jeune à l'époque, a-t-il aussitôt ajouté. C'était il y a de longues années, et tout cela n'était qu'une épouvantable erreur.

— Une épouvantable erreur ? a répété Sir Humphrey en observant les jurés. Et comment ce mariage s'est-il terminé ?

— Par un divorce, a rétorqué très simplement Menzies.

— Quelles ont été les raisons avancées pour demander ce divorce ?

— La cruauté, mais...

— Mais... voudriez-vous que je lise ce que votre première femme a déclaré sous serment devant la cour ce jour-là ?

Menzies s'est mis à trembler. Il savait qu'un « non » le condamnerait et qu'un « oui » le conduirait à la potence.

— Eh bien, puisque vous ne semblez pas être en mesure de vous décider, avec votre permission, Votre Honneur, je vais lire la déclaration que la première épouse de M. Menzies a faite devant le juge Rodger le 9 juin 1961.

Sir Humphrey s'est raclé la gorge.

— « Il avait l'habitude de me frapper tout le temps, et c'est devenu tellement atroce que j'ai dû m'enfuir de peur qu'il ne finisse un jour par me tuer. »

Sir Humphrey a appuyé ces derniers mots.

— Elle exagérait ! s'est écrié Menzies.

— Quel dommage que la pauvre Carla Moorland ne puisse être avec nous aujourd'hui pour nous révéler si l'histoire que vous nous racontez à son propos n'est pas une exagération, elle aussi !

— Objection, Votre Honneur ! s'est exclamé M^e Scott. Sir Humphrey harcèle le témoin.

— Je vous prie de m'excuser, Votre Honneur, a lancé Sir Humphrey d'un ton qui n'évoquait pas vraiment une contrition profonde.

Il a refermé le dossier qu'il avait consulté et l'a reposé sur le bureau devant lui avant d'en prendre un deuxième qu'il a ouvert lentement, de telle sorte que tous les présents suivent son moindre geste.

— Combien de maîtresses avez-vous eues depuis que vous êtes marié à la seconde Mme Menzies ?

— Objection, Votre Honneur ! En quoi cette question est-elle pertinente ?

— Je suggère respectueusement qu'elle est très pertinente, Votre Honneur. J'entends démontrer que la relation que M. Menzies entretenait avec Carla Moorland n'était pas commerciale, mais extrêmement personnelle.

— L'accusé peut répondre à la question posée, a décrété le juge.

Menzies n'a pas pipé mot tandis que Sir Humphrey brandissait la feuille et l'examinait.

— Prenez votre temps, parce que je voudrais que vous nous annonciez le nombre exact, a précisé Sir Humphrey en le toisant par-dessus ses lunettes.

Les secondes s'écoulaient lentement. Tout le monde était pendu aux lèvres de l'accusé.

— Hum... trois, je crois, a fini par lâcher Menzies avec un filet de voix.

Les journalistes se sont mis à griffonner furieusement.

— Trois ? s'est écrié Sir Humphrey en jetant un regard incrédule à son papier.

— Bon, peut-être quatre.

— Et la quatrième était-elle Mlle Carla Moorland ? Parce que le soir de son assassinat, vous avez eu un rapport sexuel avec elle, non ?

— Non.

Cette fois-ci, rares étaient ceux qui le croyaient.

— Très bien, a poursuivi Sir Humphrey en posant sa feuille sur le banc devant lui. Mais avant d'en revenir à votre relation avec Mlle Moorland, découvrons ensemble la vérité à propos des quatre femmes qui l'ont précédée.

J'ai regardé le papier que Sir Humphrey avait consulté. D'où je me trouvais, je voyais parfaitement qu'il était vierge. Il n'avait jamais eu qu'une feuille blanche sous les yeux.

J'avais du mal à ne pas sourire. Le passé adultérin de Menzies constituait un bonus inattendu, aussi bien pour moi que pour la presse – et je me demandais comment Carla aurait réagi si elle avait été au courant.

Pendant le reste de l'après-midi, Sir Humphrey a obligé Menzies à raconter en détail ses relations avec ses quatre maîtresses. L'auditoire était bouche bée, et les journalistes continuaient de griffonner d'une main fébrile, conscients qu'ils allaient pouvoir s'en donner à cœur joie. Quand la cour s'est levée, M^e Scott avait les yeux fermés de dépit.

Lorsque je suis rentré à la maison ce soir-là, j'étais content de moi, et pas qu'un peu : comme un homme qui vient de terminer une bonne journée de boulot.

Le lendemain matin, en arrivant dans la salle d'audience, j'ai remarqué que les habitués commençaient à se repérer entre eux et à se saluer de la tête. Je me suis surpris à faire de même quand j'ai repris ma place habituelle au bout du banc.

Sir Humphrey a consacré la matinée à passer en revue d'autres écarts commis par Menzies. On a appris qu'il n'avait servi que cinq mois dans l'Armée territoriale, et qu'il en était parti après un différend avec son supérieur sur le nombre d'heures qu'il aurait dû dédier à l'entraînement pendant le week-end et sur le montant des frais qu'il avait réclamés pendant ces heures. On a également découvert que les tentatives qu'il avait faites pour entrer au conseil municipal étaient plutôt motivées par la colère de s'être vu refuser un permis de construire pour un terrain jouxtant sa maison que par le désir altruiste d'aider ses concitoyens. Pour être franc, Sir Humphrey aurait fait passer l'archange Gabriel pour un hooligan, mais son atout majeur était encore dans sa manche.

— Monsieur Menzies, je souhaiterais à présent revenir sur votre version des faits qui se sont produits le soir où Mlle Moorland a été assassinée.

— Oui, a soufflé Menzies d'une voix fatiguée.

— Lorsque vous allez voir un client pour lui proposer l'une de vos polices, combien de temps l'entretien dure-t-il en général, selon vous ?

— Une demi-heure, une heure tout au plus.

— Et combien de temps a duré votre rendez-vous avec Mlle Moorland ?

— Une bonne heure.

— Et vous êtes parti, si je me souviens bien de vos déclarations, peu après 18 heures.

— C'est exact.

— Et à quelle heure aviez-vous rendez-vous ?

— À 17 heures, comme c'est clairement indiqué dans l'agenda de mon bureau.

— Mais si vous êtes arrivé vers 17 heures à votre rendez-vous et que vous êtes ressorti peu après 18 heures, comment se fait-il que vous ayez reçu une contravention ?

— Je n'avais pas de monnaie pour le parcmètre, a expliqué Menzies avec assurance. Comme j'avais déjà une ou deux minutes de retard, j'ai couru le risque.

— Vous avez couru le risque, a lentement répété Sir Humphrey. De toute évidence, vous êtes un homme qui prend des risques, monsieur Menzies. Mais auriez-vous l'amabilité de jeter un coup d'œil sur cette contravention ?

L'huissier l'a donnée à Menzies.

— Pourriez-vous lire à haute voix devant la cour l'heure que l'agent de police a notée sur le procès-verbal ?

Menzies a de nouveau mis un certain temps à obtempérer.

— De 16 h 15 à 16 h 30, a-t-il fini par murmurer.

— Je n'ai rien entendu ! s'est exclamé le juge.

— Pourriez-vous répéter ce que vous venez de dire pour le juge ? a demandé Sir Humphrey.

— De 16 h 15 à 16 h 30.

— Bien. Nous venons donc d'établir qu'en réalité vous étiez déjà chez Mlle Moorland avant 16 h 15 et non à partir de 17 heures comme vous avez dû le noter ultérieurement dans votre agenda. S'agirait-il d'un autre de vos mensonges ?

— Non ! J'ai dû arriver un peu plus tôt que je le croyais.

— Au moins une heure plus tôt, semble-t-il. Et puis-je suggérer que si vous vous êtes présenté avec une heure d'avance chez Carla Moorland, c'est que votre intérêt pour elle n'était pas uniquement professionnel ?

— Ce n'est pas vrai !

— Alors, vous n'aviez pas l'intention d'en faire votre maîtresse ?

Menzies a hésité suffisamment longtemps pour que Sir Humphrey puisse répondre lui-même à la question qu'il avait posée.

— Parce que le volet professionnel de votre rendez-vous a duré une demi-heure, comme d'habitude, n'est-ce pas ?

Sir Humphrey attendait une réaction, mais elle n'est jamais venue.

— Quel est votre groupe sanguin, monsieur Menzies ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

Sans prévenir, Sir Humphrey a changé d'angle d'attaque.

— Avez-vous entendu parler de l'ADN, par hasard ?

— Non.

Menzies semblait vraiment perplexe.

— L'acide désoxyribonucléique est une technique éprouvée qui démontre que chaque être humain a un code génétique différent. Des échantillons de sang ou de liquide séminal peuvent être analysés. Le sperme d'un individu, monsieur Menzies, est aussi unique que ses empreintes digitales. Avec un tel échantillon, nous saurions immédiatement si vous avez violé Mlle Moorland.

— Je ne l'ai pas violée ! a répliqué Menzies d'un ton indigné.

— Néanmoins, un rapport sexuel a bel et bien eu lieu, non ? a calmement demandé Sir Humphrey.

Menzies n'a rien répondu.

— Dois-je prier la médecine légale de faire un test ADN ?

Toujours aucune réaction.

— Et de vérifier votre groupe sanguin ?

Sir Humphrey a marqué une pause avant de poursuivre.

— Je vous pose une dernière fois la question, monsieur Menzies. Y a-t-il eu un rapport sexuel entre vous et la femme qui a été assassinée ce jeudi après-midi-là ?

— Oui, monsieur, a soufflé Menzies.

— « Oui, monsieur », a répété Sir Humphrey pour que tout le monde puisse l'entendre.

— Mais ce n'était pas un viol ! a crié l'accusé.

— Ce n'en était pas un ? a fait mine de s'étonner Sir Humphrey.

— Et je jure que je ne l'ai pas tuée !

Je devais être la seule personne dans la salle à savoir qu'il disait la vérité.

— Je n'ai plus de questions, Votre Honneur, s'est contenté de conclure Sir Humphrey.

Pendant son contre-interrogatoire, M^e Scott s'est employé à restaurer la crédibilité de son client mais, comme Menzies s'était fait prendre en flagrant délit de mensonge à propos de sa relation avec Carla, toutes ses déclarations précédentes étaient sujettes à caution.

Si seulement il avait dit la vérité à propos d'elle, on aurait peut-être cru sa version. Je me suis demandé pourquoi il s'était lancé dans cette mascarade – pour protéger sa femme, peut-être ? Quelle que soit la raison, ça lui avait simplement donné l'air d'être coupable d'un crime qu'il n'avait pas commis.

En rentrant à la maison ce soir-là, j'ai mangé mon repas le plus copieux depuis plusieurs jours.

Le lendemain matin, M^e Scott a appelé deux autres témoins à la barre. Le premier était le vicaire de St. Peter, à Sutton, venu attester que Menzies était un pilier de sa communauté. Mais, lorsque Sir Humphrey a terminé son contre-interrogatoire, le pauvre homme passait pour un vieil ingénu bienveillant qui ne connaissait de l'accusé que ce qu'il en voyait de temps à autre quand ce dernier allait à l'église.

Le second était le supérieur hiérarchique de Menzies dans la compagnie de la City qui les employait. C'était un personnage bien plus impressionnant, mais il n'a pas été en mesure de confirmer que Mlle Moorland était cliente de leur société.

M^e Scott n'a pas appelé d'autres témoins et a informé le juge Buchanan qu'il en avait fini. Ce dernier a acquiescé, puis s'est tourné vers Sir Humphrey pour lui indiquer qu'il devrait attendre le lendemain pour prononcer son réquisitoire.

L'huissier a demandé à tout le monde de se lever.

Après une autre longue soirée et une autre longue nuit pour Menzies et pour moi, je me suis installé à ma place avant même que le juge arrive, comme chaque matin depuis le début du procès.

Le réquisitoire de Sir Humphrey était un chef-d'œuvre. Il a répertorié chaque mensonge de Menzies, de telle sorte que les gens commençaient à accepter l'idée que rien de ce que l'accusé avait déclaré n'était fiable.

— Nous ne pourrons jamais être sûrs des raisons pour lesquelles cette pauvre jeune femme a été assassinée. Le refus de succomber aux avances de Menzies ? Un accès de colère qui s'est conclu par un coup qui a fait tomber Carla, après quoi Menzies l'a laissée mourir toute seule ? En revanche, messieurs les jurés, il y a certaines choses dont nous pouvons être tout à fait sûrs. Grâce à la contravention, nous sommes certains que Menzies se trouvait avant 16 h 15 avec la femme qui a été assassinée ce jour-là. Nous sommes certains qu'il est ressorti peu après 18 heures, parce qu'un témoin l'a vu repartir en voiture, et que lui-même ne nie pas ces faits. Nous sommes certains qu'il a noté un faux rendez-vous dans son agenda pour vous faire croire qu'il avait des raisons professionnelles d'être chez elle à 17 heures, dans le but de dissimuler le tête-à-tête intime qui avait commencé une heure plus tôt. Nous sommes certains qu'il a menti quand il niait avoir eu un rapport sexuel avec elle peu de temps avant son assassinat,

même si nous ne savons pas si ledit rapport sexuel a eu lieu avant ou après qu'on lui a brisé la mâchoire.

Sir Humphrey a dévisagé les jurés pendant un moment avant de reprendre la parole.

— Enfin, grâce au rapport du médecin légiste, nous sommes en mesure d'établir au-delà du doute raisonnable que M. Menzies est la dernière personne qui a pu voir Carla Moorland en vie. Il s'ensuit que personne d'autre n'aurait pu tuer Carla Moorland – n'oubliez pas les éléments découverts par l'inspecteur Simmons. Si vous acceptez cet état de fait, vous ne pouvez entretenir aucun doute quant à la culpabilité de M. Menzies. Vous avez dû être accablés par sa volonté de cacher l'existence de sa première épouse – laquelle a demandé le divorce pour cruauté –, ainsi que celle des quatre maîtresses qui l'ont quitté on ne sait ni pourquoi ni comment. Juste une de moins que Barbe-Bleue, a ajouté Sir Humphrey avec délicatesse. Pour le bien de chaque jeune femme qui vit seule dans notre capitale, vous devez faire votre devoir, pour difficile qu'il soit. Vous devez reconnaître M. Menzies coupable de meurtre.

Quand Sir Humphrey s'est assis, j'avais envie d'applaudir.

Le juge a décrété une pause. Autour de moi, le murmure des voix avait déjà condamné Menzies. Je les écoutais avec satisfaction, mais sans intervenir. Je savais que s'il était reconnu coupable l'affaire serait close et jamais personne ne s'intéresserait à moi. À 14 h 10, j'étais à mon poste quand Buchanan s'est présenté. Il a appelé M^e Scott à la barre.

L'avocat de Menzies a défendu son client avec verve, en faisant remarquer que quasiment toutes les preuves apportées par Sir Humphrey étaient circonstanciellles, et qu'il était même possible que ce soir-là, quelqu'un d'autre soit passé chez Carla Moorland après le départ de Menzies. Les sourcils broussailleux de M^e Scott semblaient animés d'une vie propre tandis qu'il précisait avec emphase que la responsabilité de démontrer la culpabilité de l'accusé au-delà du doute raisonnable reposait sur l'accusation, et que ce n'était pas à la défense de démontrer son innocence. Or, à son humble avis, Sir Humphrey n'était pas parvenu à le faire.

Dans sa péroraison, Scott s'est bien gardé de mentionner les notes sur l'agenda, la contravention, les anciennes maîtresses, le rapport sexuel ou le rôle que jouait son client dans sa communauté. Un auditeur qui n'aurait entendu que le réquisitoire et la plaidoirie aurait légitimement pu penser que

les deux estimés juristes parlaient de deux affaires distinctes. M^e Scott s'est tourné vers les douze jurés avec gravité.

— Le sort de M. Menzies repose entre vos mains, a-t-il déclaré. Vous devez donc être certains, et je le répète, certains au-delà du doute raisonnable que Paul Menzies aurait pu commettre un acte aussi ignoble. Un meurtre. Ceci n'est pas le procès du mode de vie de M. Menzies, de son rôle au sein de sa communauté, ni même de ses pratiques sexuelles. Si l'adultère était un crime, je suis sûr que M. Menzies ne serait pas la seule personne dans cette salle à se retrouver dans le box des accusés.

Il a marqué une pause et balayé le jury du regard.

— Voilà pourquoi je suis persuadé que vous trouverez au fond de votre cœur les ressources pour tirer mon client du cauchemar dans lequel il est plongé depuis sept mois. C'est un homme innocent qui mérite notre compassion.

M^e Scott s'est laissé retomber sur son banc en ayant, il me semble, donné une lueur d'espoir à Menzies.

Le juge a ajourné jusqu'au lundi suivant, en précisant qu'il présenterait ses conclusions à ce moment-là.

Le week-end m'a paru interminable. Le lundi, je m'étais convaincu qu'une majorité de jurés allait estimer qu'il n'y avait pas suffisamment d'éléments pour le condamner.

Dès la reprise de l'audience, Buchanan a expliqué de nouveau que la décision finale revenait aux membres du jury. Son travail ne consistait pas à leur donner son avis, mais seulement à les conseiller sur les questions de droit.

Il a passé en revue les preuves en essayant de les remettre en perspective, mais sans jamais dévoiler le moindre indice quant à son opinion. Il a terminé sa présentation en fin d'après-midi, puis il a envoyé le jury délibérer.

J'ai patienté avec probablement autant d'anxiété que Menzies, en écoutant chacun parler tandis que les minutes s'écoulaient dans cette petite pièce. Puis, quatre heures plus tard, le juge a reçu une note.

Il a aussitôt enjoint les jurés de regagner leur banc tandis que les journalistes rentraient en grand nombre dans une ambiance qui évoquait la Chambre des communes un jour de vote du budget. L'huissier a tendu l'enveloppe au juge Buchanan, qui l'a ouverte et a lu la décision que seules douze personnes dans la salle connaissaient.

Il l'a rendue à l'huissier, lequel l'a alors lue à voix haute.

En fronçant les sourcils, le juge Buchanan a demandé s'il y avait la moindre chance que le jury parvienne à un verdict unanime pour peu qu'on lui accorde davantage de temps. Quand il a compris que c'était manifestement impossible, il a accepté à contrecœur un verdict à la majorité.

Le jury a de nouveau disparu au sous-sol afin de poursuivre ses délibérations et n'a repris place dans la salle que trois heures plus tard. Je sentais la tension dans la pièce tandis que chacun tentait de murmurer son opinion à son voisin. L'huissier a réclamé le silence, et le juge a attendu que tout le monde soit installé avant de l'inviter à poursuivre.

Lorsque l'huissier s'est avancé, on n'entendait pas une mouche voler.

— Premier juré, levez-vous, s'il vous plaît.

Je me suis mis debout.

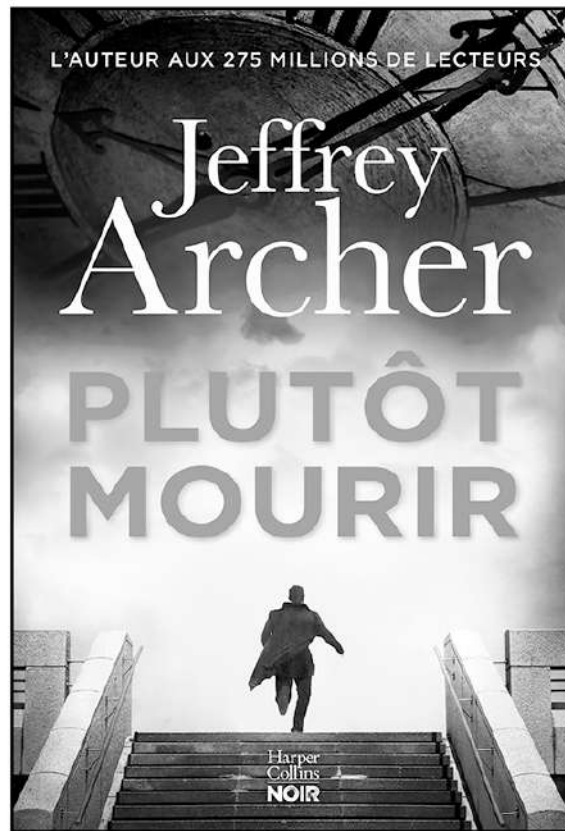
— Êtes-vous parvenus à un verdict sur lequel au moins dix d'entre vous sont d'accord ?

— Oui, monsieur.

— L'accusé, Paul Menzies, est-il coupable ou non coupable ?

— Coupable, ai-je répondu.

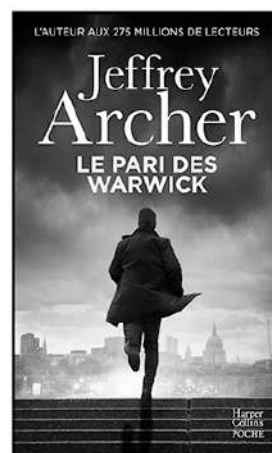
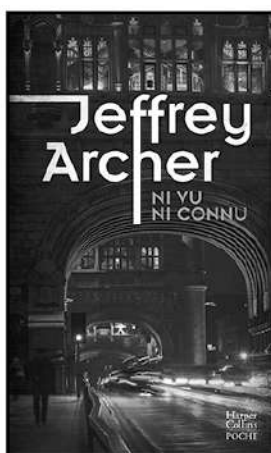
Vous avez aimé cette nouvelle ?
Retrouvez William Warwick
dans le nouveau roman de Jeffrey Archer.



Un *page-turner* impossible à lâcher.

Harper
Collins
NOIR

Également disponibles en poche



« UN CONTEUR DE LA TREMPE
D'ALEXANDRE DUMAS. »
NEW YORK TIMES

Harper
Collins
POCHE

TITRE ORIGINAL : THE PERFECT MURDER

Traduction française : Santiago Artozqui

© 1988, Jeffrey Archer.

© 2023, HarperCollins France pour la traduction française.

ISBN 979-1-0339-1486-0

HARPERCOLLINS FRANCE

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Tél. : 01 42 16 63 63

www.harpercollins.fr

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux serait une pure coïncidence.

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.